

En réponse à votre aimable invite, je vous fais parvenir le texte ci-dessous, dont j'aime l'anonyme impertinence, car il me fut envoyé par celui qui fut un jeune homme qui se faisait appeler « Sic », avec ses exagérations, ses approximations, ses (fausses ?) naïvetés, ses injustices, mais aussi - faut-il le préciser ? – ses justesses troublantes...

Histoire de rire un peu, aussi.

Merci de me tenir au courant de la suite de votre beau projet.

Cordialement

MD

*Si ton chant n'est pas plus beau que le silence, alors tais-toi. (Proverbe arabe)*

Ceci n'est pas un poème. Ceci ne sera plus jamais un poème. Fatigué de la poésie, des poèmes, des poètes. Fatigué de faire semblant. Plus envie de faire semblant. Trop feint, trop simulé. Trop gentil ! Les poètes ne sont pas gens aimables. Pour la plupart perclus d'impuissances littéraires, ils se réfugient derrière des lâchés d'encre trouble dont l'obscurité n'a d'égale que la vacuité. Petits bourgeois des métaphores, épiciers du Verbe, ils tiennent à leurs boutiques désertées par la clientèle et s'y accrochent comme des petits roquets hargneux aux bas des pantalons. Leur clientèle, s'il s'en trouve, la plupart du temps ce sont poètes vaguement honteux, qui viennent admirés les « publiés » qui, en retour et sans vergogne, les méprisent plus ou moins, selon qu'ils achètent ou pas leur production. Toute une gamme de gens fragiles : des perturbés légers, des anxieux, des refoulés, des obsessionnels, des mégalomanes irrémédiables, des frustrés, des obsédés, parfois de réels psychopathes dont il faut se méfier comme ont le fait des vendeurs d'assurance auto ou de forfaits téléphoniques. Les poètes eux-mêmes s'en méfient car ils sont de ce monde, et leurs livres n'ont fonction le plus souvent que de servir de saufs conduits afin de circuler en toute impunité dans le « milieu poétique » aussi large et vaste et reluisant qu'une aire de basse-cour.

D'ailleurs...

Il n'y a plus de poètes « poétisant » en France depuis Rimbaud (il est venu de loin, il a compris, s'est tu, et s'est enfui : il doit courir encore à toutes jambes (sic !) quelque part dans les limbes du silence, sitôt qu'il croit entendre la rumeur d'un vers rampant sur ses traces).

Apollinaire était un accessoiriste, Breton un pasteur pervers, Prévert un publicitaire (une sorte de Maïakovski provincial et franchouillard) et aussi un auteur de blagues de différents degrés, Eluard était un coiffeur pour dames, Cendrars un journaliste mythomane, Aragon un brillant auteur de chansons, Artaud un acteur perclus de souffrances, Ponge un entomologiste obsessionnel, Michaux un scribe extralucide.

Aujourd'hui, Roubaud est un boute-en-train pour noces et banquets d'intellectuels parisiens, Noël un moraliste licencieux, Meschonnic un professeur provoquant la muse par distraction, et tous les autres du même niveau, parfois meilleurs, parfois moindres, ne sont que des prosateurs refoulés ou paresseux (ou les deux à la fois), avec, gravitant autour d'eux, une foule de petits maîtres plus ou moins serviles veillant jalousement sur le magot de leurs maigres talents dont ils tirent de peu glorieux dividendes en siégeant dans de multiples comités de rédaction d'obscures revues peu regardantes que nul ne lit (mais qu'achètent ceux qui y sont publiés, ou qui ont l'espoir d'y lire un jour leurs textes), ou se faisant nommer dans des conseils d'administration de maisons d'écrivains, de poésie (elles se multiplient comme autant de tristes centres commerciaux, la clientèle en moins), ou encore dans des commissions institutionnelles où ils peuvent jouir petitement de leur pouvoir de juger ce qui les dépasse. Ce qui étonne, c'est la prétentieuse médiocrité de ces « poètes », gonflés de leurs propres inanités comme ces bordeaux frelatés que l'on achète en désespoir de *cause* dans les épiceries nocturnes de nos centres villes.

Aujourd'hui la poésie – car elle n'est pas morte, au contraire, peut-être revit-elle enfin ! – niche dans les romans, les récits, le théâtre qui confrontent leur imaginaire aux structures de la langue, tous ces créateurs de styles en même temps qu'ils sont témoins du monde et porteurs d'une *morale* que les poètes ont désertée pour la plupart, au profit de leurs *ego* de sous-préfectures – que ce soit Paris, Marseille, Toulouse...

Marc Delouze